



## Document de travail

Il y aura 100 ans cet été, les champs aurifères du Klondike fourmillaient de milliers de prospecteurs (la plupart américains). Dawson City connut alors une brève période de gloire au cours de laquelle elle fut la plus grande ville à l'ouest de Saint-Louis et au nord de San Francisco. La séduction et le dynamisme de la vie dans le Nord enfièvre alors l'imagination des Canadiens. Ottawa, craignant que la ruée d'étrangers n'ébranle le fragile contrôle que la capitale exerçait sur les vastes territoires du Nord jusque là si négligés, décida d'y envoyer la police montée, symbole le plus prestigieux du Canada, pour maintenir l'ordre public.

Depuis lors, encore que rarement, il y a eu des flambées similaires de notre passion pour le Nord, habituellement inspirées par d'autres événements romanesques du même genre ou par le sentiment soudain d'être lésé et menacé : satellites soviétiques crachant des débris radioactifs lors de leur survol des Territoires du Nord-Ouest, le courageux voyage du Saint-Roch, l'enquête Berger; le franchissement du passage du nord-ouest par les navires américains Manhattan et Polar Sea.

Entre-temps, le Nord, en dépit de son importance, est demeuré une lointaine préoccupation.

Le sentiment de « nordicité » est depuis longtemps un des éléments fondamentaux de l'identité canadienne. Le Nord fait vibrer notre âme collective. C'est quelque chose de presque fondamental de notre « canadienité », même pour la vaste majorité de nos concitoyens qui, serrés le long de la frontière américaine, ne s'aventureront jamais bien loin des zones urbaines multi-ethniques tentaculaires où vivent la plupart des Canadiens. Pour eux, Muskoka est déjà le nord, et l'Arctique un endroit d'où nous vient le gros du mauvais temps hivernal.

Ce n'est d'ailleurs pas nécessairement un mal.

Le sentiment d'identité n'est pas compromis par l'absence d'expérience directe. En fait, notre Nord ne serait plus le même, et la plupart des Canadiens n'éprouveraient pas le même attachement pour lui s'ils y vivaient. Il perdrait alors le caractère romantique d'une immensité à laquelle on songe rarement mais qui, de temps à autre, soulève chez nous les passions les plus violentes.

En fait, et c'est peut-être le seul cas parmi les pays dont l'identité est définie par leur « nordicité », le Nord canadien joue un rôle relativement mineur, pour ne pas dire presque inexistant, dans notre mode de vie. Les centres de gravité politique, économique et culturel sont loin dans le Sud. En fait, notre identité, même sur le plan émotionnel, est de moins en moins liée au Nord. Les néo-Canadiens, dont la plupart sont différents de leurs prédécesseurs venus d'Europe, seront peut-être moins touchés par tous ces récits romanesques sur la vie dans le Nord, sur les explorateurs français et britanniques ou de la Compagnie des marchands aventuriers. D'autre part, le fait que les mouvements commerciaux se font de plus en plus vers le Sud va à l'encontre du rêve souvent exprimé mais rarement concrétisé de la « mise en valeur du Nord ».

Il ne suffit pas qu'une petite minorité de personnes le souhaitent pour qu'on envisage de donner une dimension « nordique » ou « circumpolaire » à la politique étrangère canadienne. Une politique durable ne peut d'ailleurs pas être fondée sur un attachement purement émotionnel. En effet, la politique étrangère, au contraire du sens de sa propre identité, est rarement inspirée par le sentiment. Ce sont les « intérêts », les réalités politiques, la poursuite de la prospérité, la crainte des menaces venues de l'extérieur, et même l'indignation ou l'enthousiasme du public qui